

Blindness

Le côté sombre de l'âme

L'aveuglement — Canada / Brésil / Japon 2008, 118 minutes

Catherine Schlager

Number 257, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schlager, C. (2008). Review of [Blindness : le côté sombre de l'âme / *L'aveuglement* — Canada / Brésil / Japon 2008, 118 minutes]. *Séquences*, (257), 34–34.

ATOM EGOYAN

« Ce qui m'intéresse avant tout, c'est la déconstruction de sa propre identité pour se découvrir réellement »

Avec *Adoration*, son dernier long métrage, le réalisateur canadien Atom Egoyan, suit les thèmes qui lui tiennent à cœur, comme la solitude, la perte, l'emprise des technologies sur nos vies. Le réalisateur a accordé une entrevue à Séquences durant le Festival international du film de Toronto.

ISMAËL HOUDASSINE

Dans votre film *Adoration*, l'imaginaire et le réel sont intimement liés par les élucubrations d'un enfant. Pourquoi ce flou ?

Mon fils est sur le point d'avoir 15 ans. Je me souviens qu'à son âge j'écrivais des histoires en créant toutes sortes de personnages. J'en retirais un très grand plaisir. Aujourd'hui, si j'avais l'âge de mon fils, qu'est-ce que je ferais de toutes mes histoires ? Les montrerais-je à mes amis ou bien enverrais-je cela sur la Toile ? Sans aucun doute, j'utiliserais la deuxième option. Tous les enfants veulent de l'attention. Ils sont prêts à faire beaucoup de choses pour atteindre ce but. Je voulais raconter une histoire où l'imaginaire rattrape la fiction parce que les conséquences peuvent parfois s'avérer étonnantes.

Les enfants aiment raconter des histoires, mais votre personnage va jusqu'à faire de son père un terroriste.

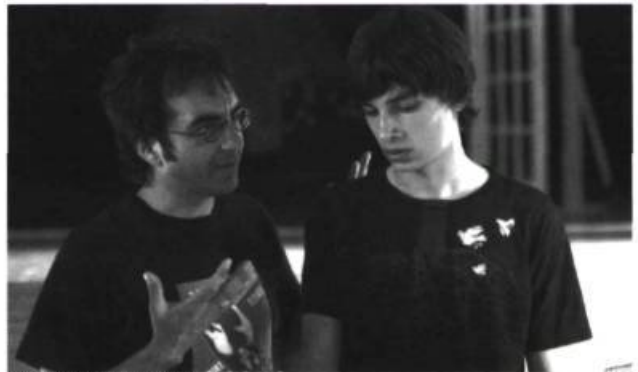
Simon a perdu ses parents dans un accident de voiture, et cela est bien réel. Mais poussé par sa professeure de français, il s'invente une biographie fantasmée, tirée d'un fait divers. Il serait le fils d'un terroriste islamiste. Après les événements du 11 septembre 2001, je me souviens encore de la colère, de la tension palpable un peu partout. L'adolescent veut comprendre ses propres émotions et ce thème du terrorisme devient pour lui une sorte de procédé cathartique. Il n'a personne à qui s'accrocher. Son oncle, bien que mystérieux, n'a pas d'histoire à lui raconter. Il cherche donc autrement le moyen de construire sa propre identité.

Avec ces sujets très actuels, est-ce qu'on peut dire qu'*Adoration* est un film post-11 septembre ?

Bien sûr. Les nouvelles technologies ont envahi notre quotidien d'une manière inimaginable auparavant. Les forums de discussion sur le Net sont des éléments essentiels des communications contemporaines. Les sources d'informations sont multiples, abondantes et le Web regorge de possibilités, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Mon film se situe dans cette atmosphère où nous sommes à la fois entourés de toutes ces nouvelles technologies de pointe et d'anciennes peurs liées à la terreur ou à la violence dont nous avons toujours du mal à comprendre les imbrications.

Simon, sa professeure et son oncle Tom, sont en effet très mystérieux. Ils entretiennent une double vie et cachent des secrets profonds.

C'est un peu ce qui se passe dans nos sociétés. Le succès du chat sur Internet permet à des millions de personnes de se créer leur propre monde. Le site de réseautage Facebook, si populaire, montre qu'on peut mener une vie extrêmement sociale, entouré de centaines d'amis, mais qui n'a plus rien à voir avec ce que nous sommes réellement. Aujourd'hui, on peut avoir plusieurs personnalités, certaines plus profondes que d'autres.



Atom Egoyan en plein tournage

Il est beaucoup question de recherche d'identité dans vos œuvres. Une sorte de constance.

Adoration est un film sur la quête d'identité, mais il va encore plus loin. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est la déconstruction de sa propre identité pour se découvrir réellement. Tenter de comprendre ce qui nous définit est une démarche personnelle qui me fascine. Comment ceux qui relèvent ce défi s'y prennent-ils ? Simon est un orphelin et sa condition le pousse à chercher qui il est et d'où il vient. Je crois que les orphelins ont cette capacité de le faire. Ils détiennent en quelque sorte les clés pour entreprendre ce genre de quête.

L'histoire se déroule à Toronto, une ville multiethnique par excellence.

La plupart de mes films ont pour cadre Toronto et ses environs. Je vis à Toronto depuis trente ans maintenant. C'est une ville que je connais très bien. Honnêtement, je ne vois pas d'autres villes sur terre où cette histoire aurait pu avoir lieu. Toronto appartient à tout le monde. La majorité de ses habitants sont nés à l'étranger ou ailleurs au Canada. Je suis constamment surpris de son haut degré de tolérance. Cela me captive et, dans mon film, j'aborde ces nombreux thèmes qui n'appartiennent finalement qu'à Toronto.

Vous êtes un des réalisateurs canadiens les plus reconnus au pays. Est-ce que cette reconnaissance facilite votre travail ?

Oui, je suppose que tant que je garde mes budgets modestes, je peux continuer à faire des films. Je me sens tout de même chanceux d'avoir réalisé autant de longs métrages ; c'est presque un miracle. Je ne m'inquiète pas pour moi, mais pour la nouvelle génération. Comment le gouvernement gère les financements, par exemple. C'est devenu difficile pour les jeunes cinéastes de réaliser. C'est triste et j'ai peur que cette situation se dégrade encore plus.

BLINDNESS

Le côté sombre de l'âme

Dignité. Solidarité. Survie. Tolérance. Ces thèmes forts sont au cœur de **Blindness**, le plus récent film de Fernando Meirelles, réalisateur acclamé de **City of God** et **The Constant Gardener**.

CATHERINE SCHLAGER

Ce véritable film coup-de-poing, choisi pour ouvrir le Festival de Cannes en mai dernier, laisse le spectateur pantois à la fin lorsque le générique défile. Dans une ville sans nom, un Asiatique au volant de sa voiture devient subitement aveugle. Aidé par un homme qui passait par là, il regagne sa demeure et décide d'aller consulter un oculiste, fort perplexe devant ce mystère. Le lendemain matin, le médecin se réveille complètement aveugle. La maladie est donc contagieuse. Tous ceux qui sont entrés en contact avec le mystérieux virus connaîtront fatalement la même malédiction. Tous, sauf une : la femme du médecin.



La seule voyante... qui fait croire le contraire

Puisque le virus décime la ville et cause des accidents en série, les non-voyants sont vite placés en quarantaine dans un hôpital désaffecté et laissés à leur triste sort. C'est là qu'ils survivront tristement pendant plusieurs jours, tassés les uns sur les autres, avec de maigres rations de nourriture et dans des conditions sanitaires épouvantables. Mais la solidarité règne entre ces éclopés. Mené par le médecin et sa femme, toujours seule voyante du lot mais qui fait croire le contraire, un petit groupe se forme afin de contrer les sordides intentions du « Roi » et de ses disciples, qui échangent les rations de nourriture contre argent et faveurs sexuelles.

Blindness donne froid dans le dos par son réalisme troublant.

Adapté du roman de José Saramago, gagnant d'un prix Nobel de littérature, **Blindness** est en quelque sorte une fable morale sur la fragilité de notre société. Que deviennent les êtres humains lorsqu'ils sont confrontés à la maladie ? Jusqu'où peut-on aller, sans perdre sa dignité, pour assurer sa survie ? La loi du plus fort prévaut-elle toujours ?

De facture visuelle impeccable avec ses tons de noir, de gris et de blanc, **Blindness** donne froid dans le dos par son réalisme troublant. La direction artistique a fait un joli boulot en nous montrant un hôpital désaffecté particulièrement sordide, jonché d'excréments, de vêtements et de déchets laissés en plan. Les cheveux sales des acteurs et leurs vêtements aux teintes sombres, spécialement ceux de Julianne Moore, toute de gris vêtue, font ressortir la tristesse des lieux et celle qui les habite.

La caméra de Fernando Meirelles s'attarde longuement sur les détails des objets et des gens, qu'elle filme de très près. Ainsi, le réalisateur nous offre un plan pour le moins saisissant lorsqu'on voit la main d'une femme aux ongles rouges parfaitement manucurés chercher désespérément la main de son époux qu'elle vient retrouver, étant elle aussi devenue aveugle. Aussi, le sujet même du film, la perte de la vision, est prétexte à des effets visuels judicieusement utilisés : images floues, reflets dans les vitres, fondus au blanc, ombres menaçantes, etc.

Le scénario de Don McKellar comporte plusieurs moments forts qui ponctuent le récit de belle façon. Lorsque les « condamnés » se réveillent au son d'une douce chanson, on comprend leur joie d'être encore en mesure de pouvoir apprécier une jolie mélodie. Quant à la femme du médecin, le fait de ne pas être aveugle se révèle cruel lorsqu'elle est témoin de l'infidélité de son mari. Un moment qu'elle aurait préféré ne pas voir... Enfin, la scène la plus forte de **Blindness** nous montre les femmes qui, par solidarité pour leurs semblables, offrent leur corps aux hommes du clan ennemi. L'une d'elles en mourra. Une très belle scène, fort respectueuse, nous présente les femmes qui lavent le corps de celle qui a rendu son dernier souffle et la préparent pour son dernier repos.

Côté interprétation, Julianne Moore offre une composition saisissante dans la peau de cette épouse de médecin qui veille sur tous et en a plein les bras. Elle nous convainc définitivement qu'elle a l'étoffe d'une grande actrice lorsqu'on la voit se débattre au supermarché avec tous ceux qui veulent lui voler la nourriture qu'elle a réussi à dénicher. Les autres acteurs s'en tirent tous de façon honorable, même si certains en font un peu trop en début de film en « surjouant » les aveugles.

Même si on aurait aimé savoir pourquoi la femme du médecin n'est pas frappée par le virus comme les autres, **Blindness** est un film qui offre une solide réflexion sur les possibles dérives d'une société et nous hante longtemps après la projection.

■ **L'AVEUGLEMENT** — Canada / Brésil / Japon 2008, 118 minutes — Réal. : Fernando Meirelles — Scén. : Don McKellar, d'après le roman *Blindness* (1995) de José Saramago — Images : César Charlone — Mont. : Daniel Rezende — Mus. : Marco Antônio Guimarães — Son : Guilherme Ayrosa — Dir. art. : Joshu de Cartier — Cost. : Renée April — Int. : Julianne Moore (La femme du médecin), Mark Ruffalo (Le médecin), Danny Glover (L'homme au bandeau noir), Gael García Bernal (Le « Roi »), Alice Braga (La femme aux lunettes noires), Yusuke Iseya (Le premier aveugle), Yoshino Kimura (La femme du premier aveugle), Don McKellar (Le voleur de voiture) — Prod. : Niv Fishman, Andrea Barata Ribeiro et Sonoko Sakai — Dist. : Alliance.